

# Bernardin de Saint-Pierre

## Paul et Virginie



Sur le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port Louis de l'Île de France, on voit, dans un ter-



rain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont presque au milieu d'un bas-par de grands rochers, qu'une seule ouverture



tournée au nord. On aperçoit à gauche la montagne appelée le Morne de la



## TABLE DES MATIÈRES

Préface .....		15
<i>PAUL ET VIRGINIE</i> .....		23
<i>Préambule</i> .....		25
<i>Paul et Virginie</i> .....		89
<b>DOSSIER HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE</b>		
I. PRÉSENTATION .....		205
II. REPÈRES BIOGRAPHIQUES .....		209
III. ANNEXES AU TEXTE DE <i>PAUL ET VIRGINIE</i>		
— <i>Avant-Propos</i> (édition de 1789) ...		215
— <i>Avis sur cette édition (ibidem)</i> .....		216
IV. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : <i>VOYAGE</i>		
<i>À L'ÎLE DE FRANCE</i> (1773), extraits ...		227
V. LES AVATARS DU ROMAN		
Chateaubriand : <i>Atala</i> (1801-1805),		
1841-1845), extrait .....		277
VI. PAUL ET VIRGINIE : OBJET DE FICTION		
Balzac : <i>Le Curé de village</i> (1839-1841-		
1845), extrait .....		299

	Lamartine : <i>Graziella</i> (1849-1852), extrait .....	302
VII.	AU TEMPS DE LA DÉRISION	
	Baudelaire : <i>De l'essence du rire</i> (1855), extrait .....	311
	Villiers de l'Isle-Adam : « Virginie et Paul » in <i>Contes cruels</i> (1883) .	318
	Jammes : trois poésies en l'honneur de Virginie (1888-1900) .....	322
VIII.	REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES .....	329
IX.	FILMOGRAPHIE .....	330

# PAUL ET VIRGINIE



LIRE ET VOIR LES CLASSIQUES

---

collection dirigée par Claude AZIZA

Bernardin de SAINT-PIERRE

# PAUL ET VIRGINIE

*Préface et commentaires  
de Jean DELABROY*

PRESSES POCKET

Le dossier iconographique a été réalisé par  
Anne GAUTHIER et Matthieu KERROUX

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause*, est illicite (alinéa 1<sup>er</sup> de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Pour la préface, les commentaires et le dossier iconographique,  
Presses Pocket, 1991.

ISBN : 2.266-03366-2

## PRÉFACE

Une « terre abominable » : voilà ce qu'est l'Île de France, selon Bernardin de Saint-Pierre. L'Île de France, c'est notre île Maurice, rien de moins... Il y passe des mois, perdu, hostile, entre l'esclavage et l'agiotage, buté en un refus violent des âcres réalités que lui propose la colonie — avant, tout de même, d'accepter de partir à la découverte du lieu. Mais ses beautés, de toute façon parcimonieuses à son gré, ne changent rien quant au fond de son jugement : ce havre des Tropiques n'aura guère eu pour lui que le charme douteux d'un réulsif. Du genre raide, celui qui vous guérit pour longtemps des « bons » sauvages et qui vous rejette des entrailles la « bonne » nature et ses « bons » enfants. Nous sommes en 1768-1770.

Vingt ans après, paraît en librairie un petit récit, « accroché » à l'un des volumes des copieuses *Études de la Nature* (troisième édition) du même Bernardin. C'est *Paul et Virginie* : l'un des triomphes incontestés de la littérature européenne, tout au long des années révolutionnaires qui allaient incessamment commencer, essaimant en toutes sortes de rééditions, contre-façons, illustrations, objets-fétiches, opéras, chansons, etc., pendant deux décennies, et continuant encore pendant deux ou trois autres à marquer lecteurs et romanciers. C'est l'histoire de deux « enfants de la nature » s'aimant de bon amour au sein d'une terre paradisiaque : la même île dans l'océan Indien

que celle qui était autrefois rejetée, mais cette fois toute de splendeurs préservées...

Lire aujourd'hui *Paul et Virginie*, ce ne peut pas, bien entendu, être *seulement*, mais ce doit être *aussi*, et *d'abord*, une lecture qui prenne la forme d'une curiosité « archéologique » : c'est tâcher de reconstituer un événement littéraire considérable, quelque chose qui s'appellerait maintenant un phénomène de société, c'est être mis en position, ou en demeure, de comprendre ce que ces extra-terrestres, nos ancêtres d'il y a deux siècles, ont eu dans la tête et dans le cœur pour raffoler à ce point d'un récit à tous égards, apparemment, si court.

Or, s'il convenait de revenir au renversement de perspective qu'on vient d'évoquer pour saisir la légende de *Paul et Virginie*? Il y avait une expérience négative de M. de Saint-Pierre, l'œuvre de « Bernardin » (et il n'est pas insignifiant qu'il ait aimé être connu sous ce nom affectueux) la retourne en mythe positif. L'idylle est sortie de cette inversion-là, qui a transformé un refus crispé en rêve épanché : et elle est sortie totalement fictive, d'une inversion à l'évidence arbitraire. Mais précisément : apte aussi, par là même, à désavouer le réel au nom des droits imprescriptibles de l'idéal, propre à plaider pour la nature, en cette fin de siècle tourmentée, comme alternative suffisante à l'Histoire insuffisante.

C'est donc d'abord une *pastorale* que *Paul et Virginie*. Autant dire quelque chose qui ne risquait pas de plaire aux âmes artificielles — celles que dégoûte la nature et qui n'aiment que ses repoussoirs. N'est-ce pas, Baudelaire?

Dans un grand article, qui donne une idée de ce que l'histoire littéraire, dans ce qu'elle a de plus exigeant, est capable de problématiser, Jean Fabre a tout dit du bénéfice que l'on peut avoir à aborder le chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre par ce

biais-là, à le prendre comme un roman pastoral. Au demeurant, ce n'est pas tant l'identification qui fait difficulté, que l'interprétation : car si l'on sait que c'est au terme de « pastorale » que l'auteur s'est arrêté pour présenter son bref ouvrage, il n'est pas aisé de savoir ce que cela signifie quant à *Paul et Virginie* : encore faut-il comprendre les valeurs qui s'attachaient à ce genre, à une époque où une étiquette savante, même pointilleuse, réglait encore le champ littéraire dans son ensemble, et le canton dévolu particulièrement à chacun des genres, grands et petits.

Pastorale, donc ? « Harmonie champêtre et sympathie sociale », répondait à l'époque l'un de ses théoriciens. Et l'on ne saurait mieux dire, en effet, d'une certaine manière, de *Paul et Virginie*.

Harmonie d'une nature généreuse, toujours présente, constamment prévoyante, comme attentive aux hommes qui l'habitent, appliquée à prévenir leurs desseins, providentielle en un mot : pouvoir de la nature, « physiocratie ». Et, lovée dans son sein, protégée, nourrie par elle, une société réduite à quelques personnes en communion les unes avec les autres, gynécée du miracle, capable de se borner pour mieux se suffire.

Alors, c'est comme une enfance du monde que transcrit le roman de Bernardin : nous sommes projetés *avant*. Avant le désir, dans la simple satisfaction du besoin ; avant l'accumulation, dans la simple production de l'autarcie ; avant la sophistication, dans le simple appareil de la frugalité ; et aussi, avant la sexuation, dans l'indistinction des êtres ; avant l'individuation, dans l'échange des propriétés ; avant la faute, dans l'innocence ; avant la parole, dans la manifestation ; avant la pensée, dans l'évidence ; avant les cultures, dans la compénétration des modèles de la beauté. Avant la catastrophe, dans l'enfouissement en Dieu. Appelez-les comme vous voulez, Paul et Virginie, miroirs l'un de l'autre, dans

cet *avant-là* : Adam et Ève, ou les Dioscures, ou les enfants de Léda, ou des Anges. Leur corps, leur âme, leur beauté, ne sont d'aucune histoire et sont de toutes les histoires, leur gémellité est de toutes les mythologies, comme le lait qui les nourrit dans leur prime enfance n'a été à aucun d'eux, nommément, mais alternativement, indifféremment, à l'un ou l'autre, à l'un et l'autre, à l'un comme à l'autre. Ils sont en deçà des limites, ces « partageux », ils sont en deçà des possessions, ces « communistes », en deçà des religions, ces témoins d'une sacralité originelle, de la religiosité antérieure et supérieure à tous les dogmes.

Voilà la pastorale, son esprit propre : la joie des commencements. S'ajoutent la naïveté de l'expression, la solennité du discours, sans lesquelles la vogue du genre à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle n'aurait peut-être pas été complète. Il se peut que pour nous — qui sommes certainement devenus plus familiers du versant « noir » des années préromantiques, de la crise convulsive des Lumières, que de leur douce diffusion —, la dignité rustique de *Paul et Virginie* soit moins directement lisible et accessible que, par exemple, la cruauté mondaine des *Liaisons dangereuses*<sup>1</sup>. Il est presque inévitable que Bernardin nous apparaisse comme un envers exagérément transparent de Laclos. Mais c'est une conséquence inhérente à la pastorale, qui, dans sa vocation « pré-historique », était en effet anti-historique, et qui allait délibérément à l'encontre de la rudesse réaliste, avec laquelle le roman tendait déjà à peu près à se confondre.

Aussi, lorsque Bernardin se réclame de cette mode, faut-il entendre de quoi il est question : d'une résistance à certain cynisme contemporain, à sa sécheresse, à sa violence, à certaine mathématique nues. Le genre auquel se raccroche *Paul et Virginie* prend valeur de régression, à la fois philosophique et littéraire. Régression philosophique, à la nature, ce

1. Dans la même collection.

contrepoison des maléfices de la cité, origine inoubliable de l'homme, terre de l'âme. Et « régression » littéraire, à l'antiquité.

Gessner et Virgile, donc — mais tout le génie de Bernardin et tout le mystère de *Paul et Virginie* font que ce n'est pas du Marmontel que cette conjonction a enfanté. Jean Fabre le dit bien : qu'au fond, ce n'est qu'un à-peu-près, ce mot de « pastorale », pour un récit qui de partout, en vérité, déborde le cadre qu'il respecte aussi. Cela vérifie l'observation souvent faite sur le double jeu typique des *best-sellers* : à savoir qu'il faut, dans un premier temps, qu'ils satisfassent pleinement à certaines demandes du public, mais, dans un second temps, qu'ils ne se contentent ni de ces demandes ni de leurs propres réponses à ces demandes, et qu'ils aient jeté si loin, si profond l'investigation qu'ils fassent se lever, derrière les questions du jour, celles, insoupçonnées, compliquées, de l'avenir. D'où, rigoureusement condensée par Jean Fabre, encore, cette situation de *Paul et Virginie* en *lisière* de pastorale, et en passe de *rupture* : « rêve de nature, de simplicité et de bonheur, auquel Rousseau avait donné une valeur d'urgence et un sens profond », mais qui ne trouve à son heure pour s'exprimer que « certaine routine de l'imagination » qui lui fait « continu[er] à demander ses charmes et recettes au genre littéraire traditionnellement chargé de lui donner le change ».

N'importe : c'est à l'urgence seule qu'il faut prêter attention. Ou au trajet aléatoire parcouru par Bernardin pour la retrouver et y répondre. C'est qu'en vingt ans, ce n'est pas seulement le paysage mauricien qui a eu tout loisir de changer de signe, pour se mettre à fournir l'écrivain en flamboiements et luxuriances exotiques qui avaient échappé au voyageur. C'est l'idée de base du récit qui a bougé. On peut dire que le roman *finira* par tomber sur la case « pastorale », mais si développé intérieurement, si enrichi d'harmoniques déployées et de possibles entrevus, si tirillé

aussi d'assignations multiples, que, au moment de se résoudre à sa classification, il y échappera au moins autant qu'il en relèvera. Comptons : il y aura eu, successivement, l'idée d'un banal usage pittoresque de cette *Histoire de Mademoiselle Virginie de la Tour*, comme un supplément illustré donné au compte rendu du *Voyage aux Tropiques* ; puis l'idée d'une adaptation poétique, classicisante, qui pourrait être incluse dans l'ensemble utopique d'une *Arcadie* ; enfin une prise en charge philosophique dans le déploiement démonstratif des *Études de la Nature*.

Migration capitale. Car elle ne cesse de charger de fonctions qui s'additionnent et qui cherchent leur compatibilité un canevas qui, dès lors, ne peut plus être seulement une fadeur rustique de plus à ajouter au paysage éditorial. C'est cette migration, on devrait dire aussi cette recherche, qui aboutit à faire de *Paul et Virginie* la somptueuse mise en fiction de l'urgence venue en effet de Rousseau.

On est au bout du compte loin, très loin de l'événement (ou de l'anecdote) de départ : des amours de Mlle Cailloux la créole et de l'enseigne de vaisseau M. Longchamps de Montendre, disparus dans le naufrage, le 17 août 1744, du navire *Saint-Géran*, capitaine M. Delamare. Nous sommes entraînés vers un creux de la signification, qui fait aussi que, d'un seul coup, l'approche « archéologique » de *Paul et Virginie* s'augmente d'étrange émotion et de question aiguë.

Un amont du Paradis se révèle — amont amer, et révélation brutale. Car dans l'*Arcadie* offerte — *et in Arcadia ego...* — transparait la fuite qui l'a jadis eue désespérément pour but, et qu'elle cache. Dans le bonheur d'aujourd'hui, la désolation d'autrefois, d'une vertu égarée ou empêchée. Sous les Tropiques, l'Europe. Et au berceau des deux anges de l'île, il n'y a pas de fées, mais des êtres blessés, qui sont venus échouer ici parce qu'ils avaient échoué là-bas dans leur entreprise de vivre — des exilés partis un jour au

plus loin possible de leur blessure, mais comme la portant toujours en eux, affectés d'une langueur inguérissable. L'île magique n'est pas une utopie : elle n'est qu'un abri donné à des persécutés — et toutes et tous ici, ils le sont, il n'y a qu'à écouter les mères douloureuses de Paul et de Virginie, ou ils le seront, oui, même un La Bourdonnais.

En effet, par une logique interne qu'il ne revient qu'aux très hauts romanciers de soutenir, c'est aussi un aval qui s'ouvre, de l'autre côté du Paradis. Se peut-il qu'on puisse quitter le réel, et qu'il ne vous rattrape jamais ? Se peut-il que les démons vous laissent la paix ? *Paul et Virginie* exécute, au sens fort du mot, au fil d'une conviction pessimiste, l'optimisme enchanté que la société champêtre croit d'abord possible de faire sien. Bernardin a cette inquiétude-là, de la persécution peut-être quittée mais toujours retrouvée. C'est cette inquiétude qui le rend grand, qui lui fait répondre bel et bien au rêve de Rousseau, mais par un voile noir qu'il jette sur lui, qui lui fait enfin, selon l'admirable expression de Jean Fabre, *promettre sa « pastorale » au tragique*.

Cercle enchanté, cercle vicieux.

Il faudrait ne jamais sortir des étroites limites du bonheur, de l'espace restreint où l'enfance s'adonne à un infini présent. Ne jamais prendre le risque du *dehors*. Mais voilà.

Sitôt passé le seuil (topographique : celui où s'arrête le gynécée, ou biologique : celui où commence la puberté), commence le sacrilège. Le réel est là, dans l'île même — et bien sûr il sera donc *a fortiori* dans tout ce qui n'est pas l'île. Il attend. Le mauvais maître et son « affreux serment » : c'est la première rencontre que font Paul et Virginie. C'est aussi la date inaugurale de leur amour. Un amour, et son ravissement, son ambition, doivent donc naître en même temps que la connaissance, que le monde et sa perversion.

Les esclaves marrons rôdent dans les montagnes :

compagnonnage rebelle, fraternité marginale — précaires face à ce qui désormais occupe un terrain que l'on eût aimé tout entier pour toujours réservé à la nature. La violence. Ou l'argent, c'est pareil.

Au nœud du drame de *Paul et Virginie*, c'est lui qu'on trouve, trébuchant autant que sonnante, ici et là. L'argent ici, à Maurice, comme une obscénité sur la scène paradisiaque — à moins que ce ne soit le paradis qui soit une incongruité sur le théâtre planétaire de l'avoir. Fortune qui fait l'infortune. L'argent là-bas, en France : la vénalité et ses conséquences, la vertu plébéienne empêchée, la justice royale aveuglée, la légitimité de la valeur captée par les corps intermédiaires.

Quelle éducation que celle-là... Entraîné d'abord aux antipodes du réalisme, voici que le lecteur le voit faire retour brutalement. Dans la faillite de la pastorale, s'installe une noirceur, contre laquelle le roman s'est peut-être écrit, à laquelle en tout cas il se rend. Mais non sans conduire le procès de la tragédie qui se joue.

Ouvrir l'expérience — comme une blessure. Défaire la « petite société », qui avait été si délicatement réglée, dans son économie à la fois domestique et sentimentale, si « élyséenne » que, comme celle de *La Nouvelle Héloïse*, on en aurait presque oublié la précarité et presque accepté l'éternité. L'invincibilité de l'utopie ? C'est comme celle d'un héros d'épopée : quelque chose de tout juste bon à rendre plus cruelle la mort rencontrée.

Cette désarticulation que le réel impose à l'harmonie, cette mise aux arrêts de rigueur de la fiction pure, c'est le morceau dit « Parabase du Vieillard », dans le récit, qui les marque et qui les opère.

Il fallait sans doute qu'elle fût ce qu'elle est : trop longue, et qu'elle apparût interminable ; il était nécessaire que ce qu'elle apporte, sa morale amère, austère, vînt accrocher une pesanteur inexorable à l'utopie dont elle interrompt la dilatation immobile.

C'est « un verre d'eau à la glace », régimbèrent les auditeurs, à la lecture que Bernardin de Saint-Pierre fit de son manuscrit au salon de Mme Necker, comme aujourd'hui peut protester encore le lecteur, en effet. Mais c'est le peintre Vernet qui avait raison, quand il prenait la défense de Bernardin en expliquant que c'est là exactement, dans ce qui était auparavant *poème*, églogue exquise, vaguement menacée mais somme toute si peu, que sont littéralement, et le mot n'est pas trop fort, *jetés* « de la distance et du temps ». C'est ainsi qu'il faut entendre l'interruption du Vieillard : un grand écart pris d'un seul coup par rapport à l'île bienheureuse, de sorte que, comme malédictions, tombent, sur son isolement le lien européen, sur son enfance la contrainte adulte, sur le cœur l'entrave de la raison.

L'utopie n'*aura été* qu'un moment ? Mais qui ne le savait, depuis le commencement ? Que sur ce « monde auroral » dont parle R. Mauzi<sup>1</sup>, tomberait le crépuscule, ou plutôt et pire, qu'il était déjà là, avec sa couleur de deuil ? Qui peut se plaindre d'un destin dont rien ne pouvait être ignoré ? Car, narrativement, la beauté, simple, de *Paul et Virginie* (ce que, quelquefois, on se demande pourquoi, on a appelé sa naïveté), c'est bien de s'être assuré, en surplomb sur les bonheurs que le récit va traverser, le registre troublant d'une douleur, d'avoir instauré, préalablement à la grâce, un dispositif élégiaque qui suffit à en annoncer le désastre. Les éperviers tournoyant au ciel ne font guère qu'apposer une signature funèbre au bas de ce qui n'aura pas cessé de se présenter comme une célébration. La voix du Témoin, et ce regard de vieillard qui flotte, désespéré, avant que quoi que ce soit ait seulement commencé, sur ruines et vestiges, on ne peut les oublier, on ne peut faire qu'ils n'affectent l'utopie qu'on lit, qu'ils n'empêchent l'adhésion sentimentale, qu'ils ne l'*interdisent*.

1. Préface à l'édition Garnier-Flammarion de *Paul et Virginie*.

Il y a malgré tout un reste, qui fait que, quand se produit l'enténébrement du récit, le lecteur n'accepte pas sans souffrance d'avoir mangé son pain blanc. L'idée qu'il faille *achever* le bonheur, quoi qu'il en soit des avertissements qu'on aura eus, bute sur quelque chose d'inexpliqué, qui fait de la catastrophe finale un sacrifice inacceptable. Car rien n'arrive vraiment, dans *Paul et Virginie*, à rendre compréhensible, et encore moins légitime, pourquoi il faudrait aller à l'Europe, c'est-à-dire au malheur. Pourquoi il faudrait perdre, en connaissance de cause, le Paradis, sachant qu'à un change réellement singulier, ce qu'on va gagner c'est ce lieu de perdition qu'est l'Occident.

A l'instant d'une plière tragique toute semblable, aux abords du consentement effrayant qu'un amour s'apprêtait à rendre à la loi mortelle, pour de pareilles fourches caudines imposées au bonheur et à la vérité, Rousseau déployait, dans *La Nouvelle Héloïse*, un énorme effort de toute son invention théorique mobilisée : c'était seulement d'une formidable lutte intestine, en Julie, de la conscience contre elle-même, entre la certitude de son droit et l'injonction de son devoir, que pouvait procéder la soumission du sentiment naturel à l'obligation sociale. Et face à l'intensité de la commotion, pour tenter de la résorber, il ne fallait imaginer rien moins que l'immense, vertigineuse Lettre XVIII, troisième partie, ce verrouillage presque impossible, par Julie de sa propre vie, par Rousseau de son roman...

Bernardin, qui n'a pas cette hauteur, n'en est d'une certaine façon que plus cruel : plus *nu*. Il s'arrête à l'inévitable, là où Rousseau s'épuisait au nécessaire. Mais cette faiblesse fait en l'occurrence son génie propre, parce qu'au fond, le traitement totalement à plat de la Loi, auquel il aboutit, est pire. Qu'est-ce que c'est que cet enlèvement de Virginie, commis pour un bien général beaucoup plus qu'improbable, évidemment fictif — sinon un vrai meurtre de l'amour, que ne soutient même plus aucune espèce de